

## **Conférence UPS du 12 Mai Pôle philosophie Propos philosophiques sur l'amour par Marcelle Tozzi**

Le *Banquet* de Platon fait partie des textes incontournables sur l'amour. En l'honneur d'Agathon, qui a gagné vers 416 avant J. C. le premier prix au concours de tragédie, se tient un banquet où les convives décident de ne pas s'enivrer et de faire chacun à son tour un discours sur l'amour.

**Phédre** commence. Pour lui, Eros est le Dieu le plus capable de rendre l'homme vertueux durant sa vie et après sa mort, au point de donner sa vie pour l'être aimé. On peut reconnaître l'état d'exaltation qui pousse à se transcender, oblativité jusqu'au sacrifice de soi.

**Pausanias** oppose l'amour de l'Aphrodite vulgaire purement sexuel, à l'amour de l'Aphrodite céleste. Ce dernier « contraint et l'amant et l'aimé(e) à veiller soigneusement sur eux-mêmes pour se rendre vertueux ».

**Eryximaque**, le médecin, décrit l'amour comme l'harmonie des contraires, ceci du moins tout autant qu'il y a juste équilibre. Dans ce cas, l'amour règle la justice, la tempérance, procure la félicité et permet de vivre en paix, tandis que l'amour dérégulé occasionne peste et maladies.

**Aristophane**, poète comique, raconte le mythe de l'androgynie. A l'origine étaient des êtres doubles : soit homme-homme, femme-femme, ou encore femme-homme. Forts de leur sentiment de complétude ils entreprirent de s'égaliser aux Dieux. Ceux-ci se vengèrent en les coupant en deux. Dès lors chacun chercha à retrouver sa moitié ; on ne saurait être heureux qu'à la condition d'avoir réalisé ses aspirations amoureuses.

**Agathon** célèbre la beauté d'Eros, sa tempérance et sa vertu. « Il donne la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence aux vents, le coucher et le sommeil au souci. » Agathon, qui vient de gagner le premier prix de tragédie, peut-il dire cela sans ironie ?

**Socrate** prétend que ce qu'il sait de l'amour, il le doit à une femme, et une étrangère : Diotime. Elle lui a raconté le mythe de la naissance d'Eros. Eros a pour grand-mère Métis (la ruse), pour père Poros (Dieu de la richesse et de l'expédient) et pour mère Pénia (déesse de la pauvreté). Eros a donc dans sa corbeille : la richesse, la pauvreté, l'être et le non-être, la ruse. Sa nature est complexe et contradictoire !

L'amour étant toujours amour de quelque chose, il faut que ce quelque chose (le beau, le bien, le juste) lui manque car on ne saurait désirer ce dont on est pourvu. Socrate, par la voix de Diotime, réfère donc l'amour au *désir*.

Finalement, chacun de ces discours nous montre une des faces de l'amour. Nous reconnaissons l'oblativité poussée jusqu'au sacrifice de soi, l'envie d'être meilleurs pour mériter l'attachement de l'aimé, l'exaltation qui fait voir la vie en rose, la dissociation possible de l'attraction physique, du versant sentimental. Aristophane nous rend compte à sa manière du fait que privé d'amour nous nous étioilions, nous aspirons donc à trouver notre complément, notre moitié.

Une brèche est ouverte par Agathon qui loue avec ironie la tempérance de l'amour, car nous savons bien que ce n'est pas souvent sa qualité essentielle. Enfin Socrate identifie amour et désir. Bien sûr, nous ne pouvons qu'acquiescer. Désir sexuel, désir d'être en présence de l'être aimé, de voir ce qu'il voit, d'entendre ce qu'il entend, désir de le trouver ou de le retrouver...

Pourtant on s'étonnera que tous ces discours qui parlent oblativité, vertu, exaltation, désir, n'évoquent pas la question du bonheur. On va ici se la poser, avec celle de la vérité, celle de l'altérité, de l'éthique, autant d'axes qui structureront ces propos.

### **Amour et bonheur**

Observation préliminaire, l'expérience amoureuse si elle a toujours pour horizon le bonheur, le rencontre peu. Nous rencontrons certes le plaisir, la joie, l'exaltation, le partage, mais aussi trop souvent la souffrance, l'angoisse, l'insatisfaction, la violence même voire la violence extrême.

La conception de l'amour référée au désir ouvre deux pistes.

- *La voie spinoziste*, où le désir est corrélé à un plus, l'accroissement de vie, la puissance d'affirmation, la joie. La joie cependant n'est pas synonyme de bonheur, elle n'est pas incompatible avec de la souffrance. La dialectique ascendante de Platon n'est pas en contradiction avec cet aspect, car l'amour d'un beau corps est la première étape vers l'accès au Bien et au Beau en soi.

- Socrate ouvre l'autre piste, *celle du manque*. Cette voie a été approfondie par la psychanalyse. La quête désirante ne peut s'arrêter sur un objet. Aucun objet ne saurait être comblant. Le désir est non seulement désir de l'autre, mais désir du désir de l'autre, ce qui signifie que cet autre est désiré non pas pour ses perfections mais pour la finitude qui le fait être lui-même désirant. C'est ce que Socrate renvoie à Alcibiade : « ce n'est pas moi que tu aimes, mais le désir que je porte en moi pour un autre objet, en l'occurrence Agathon, et également tu ne désires pas vraiment ma sagesse mais plutôt mon appétit de savoir ». Lacan délivre un aphorisme pour rendre compte de cela « aimer c'est donner ce que l'on n'a pas », c'est mettre en jeu le désir. Cette conception du désir rend bien improbable l'accès au bonheur, puisque, on l'a déjà vu, elle suppose un manque essentiel, un manque impossible à résorber. Elle rend de plus la réciprocité de l'amour très problématique, à moins d'une illusion partagée, illusion qui a toutes les chances de faire long feu.

Pourtant la voie de l'amour partagé, si elle est étroite et semée d'embûches, n'est pourtant pas définitivement barrée. Lacan parle de ce miracle d'une main tendue à travers les flammes vers une autre main qui l'attend. Deux dynamiques complémentaires rendent compte de ce miracle. La première, le désir de chacun trouve son écho dans l'autre qui le désire lui-même ; la deuxième figure serait que chacun ait d'autres investissements, communs ou pas qui continuent à l'alimenter, car c'est cette vitalité donnée par le désir qui est attrayante.

Un mot encore pour parler de la jouissance en tant qu'accès au bonheur, ce bonheur que la théorie du désir comme manque pose comme horizon asymptotique.

Le terme de jouissance trouve sa place lorsqu'on parle de sexualité. Bien que fugitive, c'est une expérience d'accomplissement. Edgard Morin nous invite à regarder cette expérience sans mépris, autrement comme que l'Aphrodite vulgaire de Pausanias. E. Morin nous indique que l'évolution anthropologique de l'humanité, en amenant l'intérêt pour le face à face dans la rencontre sexuelle, a donné au visage une importance primordiale ; « le visage est le lieu d'une fusion mythologique de l'âme et du corps, lieu d'une fusion mythologique avec l'autre, regards, baisers, paroles d'amour... Cette rencontre avec le visage de l'aimé est aussi témoignage de l'électivité de la rencontre, et bien sûr du fait que les humains ont franchi les limites du simple besoin, fut-il nécessité de reproduire l'espèce ». La rencontre physique est ce moment où se dissolvent les frontières entre toi et moi, un moment où en confiance, je peux poser les barrières, de mon intimité, de ma pudeur, de mon ego. « La rencontre physique fait de l'amour autre chose qu'une déclaration », nous dit Alain Badiou<sup>1</sup> ».

### **Amour et vérité**

L'amour est ce lieu par excellence où se croisent incertitude et certitude, interrogation sur les sentiments de l'autre et sur les siens propres, évidence de l'énamourment, et moments de doute.

Puisqu'on vient de parler de la *déclaration d'amour*, revenons-y en évoquant la suspicion portant sur la sincérité qui l'entache souvent. Finalement ce ne sont que des mots et les mots savent aussi bien mentir, que dire la vérité ! Il n'empêche, la déclaration comporte quand même un engagement. Si on est de bonne foi, s'il est fréquent que l'on recule, que l'on sursoit pour « faire sa déclaration », c'est bien que ce n'est pas anodin.

A ce point de notre questionnement, il est temps d'évoquer le terme de *séduction*, dont souvent on se méfie. Jean Baudrillard<sup>2</sup> le réhabilite : « Dans la séduction amoureuse, l'autre est le lieu de votre secret – c'est l'autre qui détient, sans le savoir, ce qu'il ne vous sera jamais donné de savoir... Il est le lieu de ce qui vous échappe par où vous vous échappez à vous-même, et à votre vérité. »

Cette formulation pourrait s'appliquer très opportunément à *l'amour de transfert* à l'œuvre dans la cure psychanalytique. Le moteur de l'analyse, ce qui fait que quelqu'un se met en travail sur soi-même grâce à la médiation d'un tiers, est cette séduction exercée par l'Autre, l'analyste en tant qu'il est supposé savoir précisément la vérité sur vous-même (en position d'analysant). En fin d'analyse, cette illusion aura cédé, et l'analyste sera déchu au bénéfice de l'autonomisation du sujet. Il faut souligner que les positions d'analyste et d'analysant ne sont pas identiques, l'analyste étant censé être au clair sur le fait qu'il n'est pas vraiment celui qui sait. Pour le préserver de s'identifier à cette position mythique, il doit avoir fait lui-même l'expérience du transfert et de la chute de l'amour de transfert au cours de sa propre analyse. Egalement il peut et même il doit faire un travail de supervision, car rien

<sup>1</sup> Badiou A., *Eloge de l'amour*, Flammarion, 2009, p. 43.

<sup>2</sup> Baudrillard J., *L'autre par lui-même*, Galilée, Mayenne, 1992, chapitre « « La séduction ou les abîmes superficiels » »

n'est jamais acquis définitivement face à la rencontre toujours nouvelle avec des analysants. L'étrangeté du phénomène de transfert est que d'une illusion émergent si ce n'est la Vérité, du moins des parcelles de vérité pour l'analysant et parfois aussi pour l'analyste.

## Amour et altérité

*Et le narcissisme, amour que l'on se porte à soi-même ?* La mythologie nous parle d'un certain *Narcisse* qui a péri noyé dans la contemplation de sa propre image, alors que les muses et spécialement la muse Echo se désespéraient d'être totalement ignorées de lui. Le désir, *nécessite un autre à qui s'adresser* sous peine de devenir mortifère.

Cependant on objectera, et avec juste raison, que pour aimer l'autre, il faut s'aimer soi-même. De cela la psychologie génétique et la psychanalyse savent rendre compte. Le *stade du miroir* qui se situe entre 6 et 18 mois est un moment crucial de la formation subjective, c'est le moment où l'enfant s'apercevant dans un miroir fait l'expérience de la coïncidence de ses sensations intéroceptives avec cette silhouette dans la glace, la sienne. Les parents partageant souvent avec l'enfant cette expérience jubilatoire, y prennent une part décisive quand ils nomment ce petit dans le miroir et qu'ils se nomment eux-mêmes à son côté. L'investissement de sa propre image devient alors une expérience socialisée. Il aura manqué à Narcisse une mère bienveillante qui lui aurait dit « c'est de ta propre image dont tu es en train de tomber amoureux, si tu te considères comme une simple image, tu te méconnaîs, tu es bien plus que cela et les autres auprès de toi existent aussi, ils te reconnaissent et tu dois les reconnaître ». Si ce stade du miroir est franchi favorablement, la possibilité d'adresser son désir à l'autre est ouverte, en même temps commencent à se mettre en place les instances de contrôle de son propre comportement de manière à pouvoir s'estimer et s'aimer soi-même, et à pouvoir être estimé et aimé par les autres.

Mais puisque nous parlons d'enfant, parlons ici de *désir d'enfant*. Il faudrait faire cette remarque préliminaire que l'acte de procréation dans l'espèce humaine s'est radicalement distancié de la simple reproduction de l'espèce. Dans procréation, il faut entendre création, création à partir de deux êtres différents d'un être nouveau, singulier, autonome. Les écueils sont nombreux, de celui de faire un enfant roi à l'égoïsme débridé, à celui de faire un enfant parthénogénétique, tout à son papa ou à sa maman, avec le risque de rejeter cette créature qui ne correspond pas à ses rêves.

A l'inverse, peut-on soutenir que l'acte sexuel est sans conteste le moment de communion entre deux êtres ? J. Lacan ose répondre non ! Selon lui, « *il n'y a pas de rapport sexuel* », mais il ajoute : « *l'amour est ce qui vient à la place de ce non rapport* ». A. Badiou donne de cette formule une explication lumineuse. « Dans la sexualité, en réalité, chacun est à sa propre affaire... Il y a médiation du corps de l'autre, bien entendu, mais en fin de compte, la jouissance sera toujours votre jouissance. Le sexuel ne conjoint pas, il sépare... Mais dans l'amour, le sujet tente d'aborder l'être de l'autre. C'est dans l'amour que le sujet va au-delà de lui-même, au-delà du narcissisme... L'amour a une portée ontologique ». « L'amour s'adresse à l'être même de l'autre, à l'autre tel qu'il a surgi, tout armé de son être, dans ma vie ainsi rompue et recomposée ».

On enchaînera avec la propre théorisation d'Alain Badiou sur l'amour comme « procédure de vérité sur la différence comme telle ». « *Ce qu'il y a d'universel, c'est que tout amour propose une nouvelle expérience de vérité sur ce que c'est qu'être deux et non pas un*. Que le monde puisse être expérimenté autrement que par une conscience solitaire, voilà ce dont n'importe quel amour nous donne une nouvelle preuve. » Nous ajouterons, pour notre part, que c'est en cela que l'on peut véritablement parler de miracle de l'amour.

Ici, il faut encore faire toute sa place à la pensée d'Emmanuel Lévinas<sup>3</sup>. Elle assurera la transition avec le chapitre suivant « Amour et éthique ». Il s'agit d'une « *philosophie de la caresse* ». La caresse n'est pas une connaissance de l'être, mais son respect. Dans le geste de la caresse, la main s'ouvre et se déploie vers le dehors, elle n'est pas là pour saisir, encore moins pour griffer, « elle est le fait de cet accroissement de faim, de promesses toujours plus riches, ouvrant des perspectives toujours nouvelles et insaisissables ». La philosophie de la caresse vise à redonner, à tous les sujets, la possibilité de prétendre à être reconnus en tant qu'individus à la fois irremplaçables et ouverts à tous les devenirs. La philosophie de Lévinas est humaniste, chaleureuse envers l'autre, envers tous les autres. Elle s'oppose

<sup>3</sup> Ouaknin M-A, *Méditations érotiques – Essai sur Emmanuel Lévinas*, Petite bibliothèque Payot, 1992, p.128.

à la froide quête ontologique de Heidegger qui s'attache à débusquer l'essence des choses et des êtres, et à les enfermer dans le carcan du concept. En effet le concept est une entreprise pour réduire le multiple à l'identique, il biffe les différences individuelles des choses et des hommes, il a un effet pétrificateur et totalitaire, alors que la pensée de Lévinas est amour de la différence en tant que telle. C'est une conception du monde et spécialement de l'humain comme ouvert à la créativité continue. Contre « l'être pour la mort » de Heidegger, « l'être pour la création et la rencontre » de Lévinas.

### **Amour, morale et éthique**

Laissons-nous surprendre par la *conception kantienne* des rapports amoureux : « la jouissance est l'usage naturel qu'un sexe fait des organes sexuels de l'autre ». Seul le mariage est susceptible de rétablir la personnalité de chacun transformé par l'autre en objet. Et l'explication en est la suivante : tandis qu'une personne est acquise par l'autre « comme une chose », par le mariage la première acquiert l'autre et réciproquement ; en effet elle se reconquiert ainsi elle-même et rétablit sa personnalité.<sup>4</sup> Mais quelle cuisine Monsieur Kant!!!

#### *Le double message d'amour du nouveau testament*

D'une part le Christ s'est sacrifié pour l'amour des hommes, pour sauver ces pécheurs, d'autre part, il est demandé aux hommes de s'aimer les uns les autres, d'aimer aussi et surtout ses ennemis, car il n'y a aucun mérite à aimer ses amis.

Mais la formule « aime ton prochain comme toi-même » ne cesse d'interroger. S'aime-t-on vraiment soi-même ? Dans l'affirmative, faudrait-il aimer l'autre de la même manière que soi ou prendre en compte son altérité ?

Freud<sup>5</sup> nous livre sa perplexité, puis sa révolte. Sa révolte tient au fait qu'en deçà du message d'amour comme idéal pacificateur, il est nécessaire de prendre en compte la vraie nature des hommes : « L'homme n'est point cet être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour, ... mais un être au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité ... *Homo homini lupus.* » L'histoire ne devait pas tarder à confirmer cette vision pessimiste de l'humanité contenue dans ce texte écrit à Vienne en 1929. Freud condamne d'autant plus ce commandement qu'il a pour effet le refoulement de l'agressivité, et, la psychanalyse l'a montré par ailleurs, cette répression nous expose aux effets ravageurs du retour du refoulé.

Si René Girard fait une toute autre lecture du message christique en quoi il voit une véritable révolution, sa lecture de la nature humaine, elle, est semblable à celle de Freud. L'agressivité naturelle des hommes les uns envers les autres, jusqu'à la venue du Christ, trouvait son expression et sa justification principalement dans le phénomène du bouc émissaire, dont le sacrifice rétablissait la paix dans la communauté, pendant quelque temps. La violence était alors portée au compte du sacré qui demande des sacrifices. Selon R. Girard, le martyr du Christ est venu montrer aux hommes qu'il s'agissait bien de l'effet de leur propre violence, et qu'un terme pouvait être mis au cycle attaque/représailles dans la mesure où les hommes pourraient assumer consciemment, sans l'imputer au sacré, leur propre agressivité. Ce message christique a-t-il eu toute son efficacité, on peut se le demander...

### **Amour et morale.**

L'humanité tente d'institutionnaliser l'amour, de le moraliser, de l'encadrer : mariage, prescription de l'exogamie, interdit de l'inceste, règles de parenté, condamnation de l'adultère, exclusion du désir sexuel de certaines sphères (la famille, l'amitié, la différence de génération). Mais on le sait, au moins depuis que Prosper Mérimée l'a dit, *l'amour est enfant de bohème, il n'a jamais connu de lois*. La nature excessive de l'amour le rend transgressif. Comme le dit Edgard Morin<sup>6</sup>, « bien que relevant d'un épanouissement culturel et social, l'amour n'obéit pas à l'ordre social : dès qu'il apparaît, il ignore ses barrières, s'y brise ou les brise ». S'il fait souvent fi des lois, règles et coutumes humaines, il brise aussi les frontières du sacré, il devient sacrilège en divinisant son ou sa partenaire. Il fait éclater sa propre intégrité personnelle en nous transformant en « possédé ». Il attaque l'intégrité de l'autre en en faisant son bien propre. La morale en tant qu'ensemble des règles émanant du social, au

<sup>4</sup> Cité par Agacinski S., *Critique de l'égoïsme*, Galilée, p.33.

<sup>5</sup> Freud S., *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1971, p.61.

<sup>6</sup> Morin E., *Amour, poésie et sagesse*, Point, Seuil, 1997, p.25.

service de la société est un maigre rempart, (quand elle n'est pas un défi) face aux désordres amoureux ! Peut-on alors faire appel à l'éthique ?

**Notre conclusion** reposera sur la distinction entre morale et éthique. On posera que l'éthique est le versant subjectif du contrôle de soi, elle concerne le désir, la gestion de son désir. Avoir une position éthique, selon Lacan, c'est rester désirant, et cela signifie rester psychiquement vivant. On aurait tort de penser que préserver son désir se ferait au détriment de l'autre, dans un mouvement égocentrique sinon égoïste. Pour aimer, il faut quelqu'un d'autre à aimer ! Nous l'avons vu avec la leçon que Socrate donne à Alcibiade, l'amour est articulé au désir, le désir articulé au manque contenu dans l'altérité. « Ne pas céder sur son désir » signifie, selon la formule de Lacan, lorsqu'il s'agit d'amour, préserver la place de l'autre, ne pas céder à la tentation de le phagocyter, de l'anéantir dans la fusion, c'est aimer en lui l'altérité contenue dans les désirs qui lui sont propres. Nous avons vu cette exigence portée à son plus haut point chez Lévinas, mais elle n'est pas en contradiction avec la position d'Alain Badiou : l'amour c'est voir le monde du point de vue du deux. C'est une position qui se distingue de l'empathie ,qui nous ferait nous identifier à l'autre car dans ce cas de figure, il y a n'y a en fin de compte que du un.

Enfin, et contrairement à la morale, l'éthique du désir ne repose pas sur la répression qui ouvre la voie à la transgression, elle est un précepte positif. Il ne faudrait pas en conclure, qu'à l'endroit de l'amour comme ailleurs, ce soit une voie facile !

En conclusion de la conclusion, je vous inviterais à vous laisser interpellé par l'ambitieuse expression « faire l'amour » !